Recensions d'ouvrages par le professeur Christian Guilleré, *membre titulaire*

Millénaire de l'abbaye de Talloires, Actes du colloque tenu à Talloires le 22 septembre 2018*, sous la dir. d'Henri Comte et Laurent Perrillat (Mémoires et documents publiés par l'Académie salésienne, t. 125), 509 p.*

Après l'anniversaire du prestigieux monastère de Saint-Maurice d'Agaune (quinze cents ans), fêté en 2015, voici le millénaire de l'abbaye de Talloires, située dans le département de la Haute-Savoie, mais appartenant au même ensemble géographique et historique.

Ce gros volume de près de 500 pages est organisé en trois grandes parties. Les origines ne représentent qu'un petit tiers, le contexte général sur le monachisme et ses pratiques dans les terres alpines en compte près de 200, enfin l'évolution moderne qui sonne le glas à partir du XVIIIe siècle de ce prestigieux monastère, mais demeure dans la représentation des personnes un lieu de mémoire et de patrimoine exceptionnel. Mais il ne faut pas confondre histoire et mémoire : les méthodes et les fins en sont bien différentes.

Ces actes sont organisés autour d'une lecture chronologique marquant de façon un peu trop mécanique l'histoire de tout monastère occidental, confronté à la question de ses origines, de son apogée et de son déclin, sans compter les velléités de réforme. À la lecture des 15 communications qui composent ce volume, forcément d'inégale valeur, on peut envisager une lecture plus thématique dans une longue durée, quasi millénaire.

D'abord le contexte général. La longue communication sur les origines du monachisme en Savoie, que l'on aurait voulu plus centrée sur les circonstances de la création de l'abbaye de Talloires, est en fait une longue présentation de 73 pages sur l';histoire du monachisme en Savoie (Sapaudia) de l';Antiquité tardive à la fin du monachisme à la fin de l'époque moderne. La question des origines est beaucoup mieux posée dans la première partie des actes de ce colloque grâce à un dossier pour laquelle L. Ripart explore une dizaine de diplômes royaux, du rôle de l'abbaye de Savigny et de la royauté par F. Demotz et des questions de mémoire et de légende qui tournent autour de l'abbaye par J.-P. Poly. En une grosse centaine de pages, voilà bien démêlée cette problématique.

Le fonctionnement du monastère et son domaine, ses relations avec les lignages et maisons nobles proches, pourrait faire l'objet d'un deuxième regroupement thématique. En effet sur la vie et le patrimoine du monastère, on pourra puiser d'une part dans les communications d' H. Comte, un des co-éditeurs du volume, qui présente les grands moments, classiques du patrimoine du monastère, gestion propre de la communauté jusqu'en 1337, puis partagée entre les moines et les abbés commendataires jusqu'en 1731. Tout comme celle de S. Savoy qui étudie le patrimoine au début du XVIIIème siècle à partir du cadastre sarde et le compare aux autres monastères (plusieurs chartreuses, Tamié, Sixt, Bellevaux, Hautecombe, Betton, Ripaille) : en termes de patrimoines, parmi les plus importants de Savoie, l'abbaye de Talloires se classe au-delà du quinzième rang.

Cependant une cartographie aurait permis de mieux situer ce temporel : un document ancien est bien reproduit, mais il aurait nécessité toujours une interprétation graphique moderne. C'est à Talloires, Seythenex, Faverges et Doussard, que l'abbaye est la plus largement possessionée : soit de plus de 25 ha (Doussard) à 228 ha (Talloires même). Les revenus moyens au XVIIIe siècle

dépassaient les 2730 livres, très loin des revenus des différentes chartreuses de Savoie (du Reposoir, d'Aillon, de Saint-Hugon) dont les revenus variaient entre 11500 et près de 20000 livres qui provenaient surtout d'une exploitation efficace de la forêt, comme E.-A. Pepy l'a bien montré dans sa thèse sur la Grande Chartreuse. Il restait à rendre compte de la fin de l'histoire de l'abbaye: c'est ce que fait avec précision B. Premat. L'abbaye disparaît en 1787, et ses biens sont liquidés entre 1792 et 1799. La profession qui en connaissait le mieux la valeur, celle des notaires en l'occurrence, en achète la majeure partie, tout comme les membres de la bourgeoisie locale, déjà très impliqués dans les responsabilités administratives du canton.

La question des droits juridictionnels souvent partagés avec les seigneurs du lieu, en particulier le lignage des Menthon, bien abordé par P. Comte, qui met aussi bien en valeur le rôle de nécropole de l'abbaye de Talloires vis à vis des Menthon (qui s'achève à la fin du Moyen Âge). Cette communication englobe le millénaire jusqu'à l'intégration des deux communes de Menthon et Talloires dans le Grand Annecy.

Histoire domaniale, histoire économique, histoire religieuse et histoire sociale ne font qu'un. Il importe au monastère et à l'ordre d'assurer ses principales missions : en particulier l'aide aux pauvres, bien mise en valeur par le juriste J.-F. Davigon, même si, selon l'auteur, la part prise par les monastères a tendance à baisser à partir du XVIe siècle. D'autres communications viennent compléter les thématiques portant sur le recrutement des futurs moines, sur les us et pratiques de l' abbaye et sur les réformes qu'a connues le monastère au cours de sa longue histoire. Un des rares
documents ayant échappé à l'autodafé du 30 juin 1793 n'est autre que les us et pratiques de Talloires nommé « Deutéronome », de Dom Rubellin, manuscrit de 1761 qui décrit les usages mensuels, des fêtes mobiles, rythme les offices, ainsi que les processions, le bénédictions et l'aumône. Où l'on voit que les processions jouent un rôle essentiel dans la vie liturgique de l'abbaye.

Pour compléter la communication de J.F. Davignon, on apprend que les dons aux indigents avaient lieu à la fin de l'époque moderne deux fois l'an et étaient le fait du prieur, en pain, vin et fromage. En 1681, cette assistance a été complétée par la création d'un hôpital, avec les soins gratuits d'un médécin, et d'une maladrerie sur le site d'Angon, qui montre bien que si la lèpre avait décliné depuis la fin du Moyen Age, elle n'en était pas moins encore vivace.

Sur les recrutements, la communication d'Y. Laurencin aborde le sujet à la fin de l'histoire de l'abbaye au XVIIIe siècle, grâce aux minutiers de deux notaires ayant instrumenté à Talloires pendant ce siècle, qui tient du contrat de mariage avec l'institution à travers le don qu'apporte le futur profès dans cet acte. Ce don peut être versé en argent ou en nature, comme par exemple celui fait par Gabriel fils d'honorable François Latuyle dont la famille verse un capital de 2700 florins, ou Philibert de Chabod de Saint-Maurice, dont le capital versé par la famille s'élève à 3750 florins. Une série de contrats est présentée par ailleurs en annexe.

Enfin, sur une si longue durée, toute institution religieuse a connu des hauts et des bas. C'est ce que nous montre dans une communication puisée aux meilleures sources F. Meyer qui étudie dans « ce siècle des Saints », le XVIIe, les voies de la réforme à Talloires. La démonstration va à l'encontre d'une vision linéaire d'une vie monastique, vouée à une longue décadence au cours de la période moderne et présente les différentes réformes. Au cours de ce siècle, l'abbaye est érigée en abbaye indépendante en 1624 et unie à la Congrégation du Mont-Cassin en 1674. La notion d'observance est la clé de la réforme. Cette dernière a été menée aussi bien par les autorités

laïques que religieuses, ducs de Savoie et évêques de Genève, au premier rang desquels François de Sales. De plus, les Bénédictins n'étaient pas les seuls à répondre à l'attente des fidèles et des puissants. Nouveaux ordres, ordres réformés, clergé séculier renouvelé par les canons du concile de Trente, sont autant d'institutions qui peuvent alors rivaliser avec un ordre lié aux origines du christianisme dans nos contrées.

Au total, nous tenons-là les éléments, parfois disparates, d'une histoire monastique millénaire, qui ne demande qu'à être approfondie, notamment par un appel d'un de ses maîtres d'oeuvre, L. Perrillat, concernant la prosopographie la plus complète possible de tous les hommes qui ont gravité autour de cette abbaye dans cette histoire de la très longue durée.

Christian Guilleré

Dominique Bouverat, *Les villes de Savoie aux XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles*,
Académie Chablaisienne (Doc. d'histoire savoyarde, VII), Thonon, 2018.

Voici publiée une partie de la thèse soutenue devant l'université de Lyon II et qui portait plus précisément sur les villes et bourgs de Savoie de la Réforme à la Révolution par Dominique Bouverat. Cette thèse est livrée sous forme de disquette dans un ouvrage élégamment édité en grand format par l'Académie Chablaisienne, qui est ainsi présenté sous une forme largement remaniée.

Comme si l'auteur avait quelque scrupule à parler de villes pour la Savoie, le sous-titre qui en est donné est *aux marges de l'urbain*. La question est déjà posée pour la période médiévale, malgré la présence de deux cours princières, capitales de deux principautés, à Chambéry et à Annecy, sans compter l'énigme genevoise, dont on ne sait si elle a vraiment été savoyarde en ces temps médiévaux, et où le prince possédait une châtellenie, malgré tout. Genève qui peut être considérée comme la grand ville de la région en tout cas au XVe siècle, grâce au développement de Foires internationales mais dont l'émancipation correspond à la période de la Réforme. On regrettera une fois pour toutes l'absence de toute référence au Moyen Age dans cette belle étude sur les villes savoyardes.

L'ouvrage est organisé en trois grandes parties autour du fait urbain et de son épanouissement, du poids démographique et social, et enfin de l'étude du paysage urbain et de son évolution pendant ces trois siècles et demi d'histoire. Au total, un ouvrage riche et bien documenté, de plus de quatre cents pages de texte en un format A4 et sur double colonne, et qui renouvelle la question de façon solide.

L'étude s'appuie sur le croisement d'une documentation qui commence à profiter des bienfaits de l'imprimerie, mais aussi de la cartographie, tout en utilisant les sources juridiques, démographiques, toujours plus abondantes dès le début de l'époque moderne, administratives et économiques.

Sur 653 communautés dénombrées à la fin du XVIIIe siècle, combien sont réellement des villes ? Les critères retenus portent sur la population, l'activité commerciale, l'existence pour les villes d''un rempart, qui jouit aussi de privilèges fiscaux et politiques (chartes de franchises), alors que

les bourgs, centre des communes, ont parfois un passé glorieux, l'existence aussi d'une muraille, un poids démographique non négligeable et la présence de structures éducatives et administratives. Au total l'auteur établit un classement entre villes (17), villes ou bourgs (13), et bourgs (17), ce qui donne finalement un corpus cohérent. On notera que nombre de ces villes, mais surtout des villes ou bourgs et des bourgs, sont le plus souvent les sièges de châtellenies de la période qui va du milieu du XIIIe au milieu du XVIe siècle, point de départ de la thèse. La carte des localités ayant obtenu des chartes de franchise au Moyen Age est bienvenue (p. 29).

Le deuxième chapitre aborde les principales fonctions de ces institutions urbaines : administratives, religieuses, sanitaires, éducatives et militaires. Certes il s'agit de fonctions caractéristiques de l'époque moderne, mais là encore bon nombre de ces fonctions urbaines existaient déjà au Moyen Âge. Il est dommage que l'intéressant chapitre consacré aux institutions médicales et à l'assistance ne tienne pas compte de la thèse soutenue par Catherine Hermann sur ce thème important pour la période médiévale, dans le cadre de l'évêché de Genève.

Quant aux activités, elles font la part belle à la production agricole en ville (excellentes cartes p.79-80 sur la répartition des cultures à Annecy, Thonon ou Saint-Michel de Maurienne, vers 1730, réalisées à partir de la mappe sarde), le poids de l'artisanat ((seules cinq localités dépassent la trentaine de métiers différents, 83 à Chambéry, mais ailleurs entre 10 et 20), mais aussi posent la question d'une poussée préindustrielle, tout en insistant sur les fonctions de services liées au commerce (échanges, réseau de communication, métiers liés à la route et aux transports), sans compter les marchés et les foires. Le classement des villes et bourgs en fonction des recettes douanières en 1726 met très largement en première place Chambéry dont les recettes moyennes sont sept fois plus importantes que celles des villes suivantes (Pont-de-Beauvoisin, Annecy et Montmélian). Là encore on est amené à évoquer le poids de Genève centre d'un réseau dans lequel les villes savoyardes ne seraient que des comptoirs. Mais d'autres polarités existent autour de Chambéry et d'Annecy, malgré la concurrence genevoise, des villes et bourgs de la Maurienne, voie de trafic importante, de façon moindre dans le cadre de la Tarentaise, ou encore la rive sud du Léman. On peut louer l'auteur pour la cartographie adaptée du cadastre sarde des différentes villes et bourgs. De cette analyse très précise, il ressort que des capitales régionales se dégagent : il s'agit en fait des différents chefs-lieux de province, à l'exception peut-être de Bonneville et du Faucigny.

La deuxième partie est consacrée à la démographie historique, peut-être plus classique, mais qui a le mérite de mettre en valeur les principaux flux ou dynamiques démographiques de la Savoie d'Ancien Régime, dont les bilans peuvent varier selon les lieux et la chronologie. Les phénomènes migratoires sont aussi bien mis en valeur, qu'il s'agisse de l'immigration, ou ce que l'on attend normalement en Savoie l'émigration. Il n'en demeure pas moins que la croissance des villes dans les périodes préindustrielles dépend largement des phénomènes migratoires, sachant que selon les moments (hors crises démographiques), naissances et décès ont tendance à s'équilibrer.

Les pyramides des âges que l'auteur présente montrent que l'on a affaire à des populations jeunes (base très large), mais qui ont tendance à veillir à la fin de l'Ancien Régime. La liste des maladies, surtout des épidémies, dressée par le docteur Daquin à Chambéry, est importante. La mortalité saisonnière met en avant la fin de l'hiver et l'automne. Souvent liée à des crises frumentaires, elle court tout au long de la période, et parfois la guerre, notamment dans les années 1690, vient se mêler à la grande faucheuse.

L'auteur porte aussi sa focale sur les familles urbaines. La composition des ménages est différente selon les lieux : dans le sud du duché, les familles élargies ou complexes varient de 4 à 17 % de l'ensemble des familles. Plus on avance dans le temps, et plus la famille nucléaire se renforce : les ménages simples comptent au XVIIIe siècle près de 75 % du total. Quant à la répartition sociale, il est largement montré grâce à de nombreuses cartes fort suggestives l'importance des religieux (séculiers et réguliers) avec l'apport des nouveaux ordres à partir du XVIIe siècle. La noblesse est peu nombreuses et les documents fiscaux montrent que ces familles comptent un nombre plus important de personnes par rapport aux familles roturières, mais surtout on a affaire à une noblesse pauvre, l'auteur emploie le terme « d'impécunieuse ». Le concept de bourgeoisie est bien étudiée à partir notamment des registres d'entrées en bourgeoisie, qui sont nombreuses au début de la période étudiée, en gros jusque vers 1650, mais ont tendance à décroître à partir de cette date. Le moyen peuple est bien distingué de « ceux d'en bas », domestiques et surtout pauvres, sans oublier les prostituées. Cette hiérarchie sociale, quelque théorique qu'elle soit, n'a d'intérêt que si l'on peut mettre en valeur les écarts sociaux qui peuvent exister entre ces différents groupes urbains, en termes de propriété foncière, de logement, de culture matérielle (alimentation, vêtement). Les tensions, observées grâce aux amendes des comptes de châtellenies médiévaux, se retrouvent dans la violence qui marque la période moderne et va jusqu'aux dissensions religieuses. Cependant, l'auteur dans un souci d'équilibre insiste aussi sur les facteurs de cohésion urbaine en insistant sur les conséquences de la Réforme catholique, mais aussi sur le rôle de la fête et des divertissements au sien du corps social (importance du théâtre, sociétés de jeunesse, confréries de métiers, voire salons et sociétés savantes chez les élites).

La troisième partie est consacrée à l'organisation du paysage, qu'il s'agisse de la ville, comme des environs. La question du paysage urbain en termes de décor ou de cadre de vie est essentielle et elle découle souvent du gouvernement de la ville par les élites confrontées pendant la période moderne à la montée en puissance de l'Etat. L'auteur bénéficie pour cette étude de nombreux plans et gravures, surtout à partir du XVIIIe siècle et des statistiques permettant de différencier la surface de la ville de celle du bâti. Il est aussi possible de mettre en évidence les nouveaux quartiers nés de la croissance démographique au cours de ce siècle, comme à Chambéry par exemple, où le centre ancien ne connaît qu'une faible croissance, alors que les faubourgs Maché et Montmélian, mais surtout les faubourgs Reclus et Nézin présentent un dynamisme démographique qui dépasse les 100 % entre 1713 et 1787. C'est dans ce cadre que le paysage urbain peut être étudié avec ses espaces vides (remparts, fossés, voies et rues, places et promenades, ou encore les espaces religieux). L'aménagement des rives et les espaces portuaires sont également évoqués.

Quant au bâti, il s'inscrit dans la ville par le biais des églises, monastères et couvents, il s'organise autour de l'assistance, de la prise en charge des malades dans les hôpitaux, mais il se traduit aussi dans l'espace par les bâtiments administratifs, comme les châteaux, les casernes, les hôtels de ville, ou encore les *banches* notariales (souvent une ouverture en arcade sur une place où se traitaient les affaires), les prisons, comme dans le château de Bonneville où les cellules sont encore visibles. L'auteur distingue aussi les construction liées à l'activité économique, boutiques, halles et grenettes, boucheries, moulins, fours (vieux vestiges des banalités). Tout l'espace qui n'est pas bâti dans les villes, et il est important, a toujours une vocation agricole.

Pour la construction de tous ces bâtiments, l'auteur évoque trop rapidement les matériaux utilisés. Une partie plus importante aurait mérité d'être consacrée à son approvisionnement. En revanche, quelques pages abordent la question de l'environnement climatique (dont les édiles ont eu à faire face depuis au moins le milieu du XIVe siècle, que l'on peut étudier grâce aux comptes municipaux, je pense tout particulièrement à ceux de Chambéry), de la gestion de l'eau, des déchets, des

incendies, du bruit, de la place des animaux, source de pollution.

La dernière partie aborde la gestion municipale et montre le déclin de l'assemblée générale des bourgeois et une forme de fermeture sociale. La vie politique est ainsi abordée grâce à l'étude des syndics, des dizainiers et commissaires de quartier, ainsi que toute une série d'agents spécialisés. Rivalités sociales, stratégies matrimoniales - un court chapitre cite une phrase du temps « Hélas, ils sont presque tous parents dans ce conseil » -, mais aussi influence, quoique lointaine, de la royauté à partir du XVIIIe siècle sont rapidement abordées. Les aspects de la gestion, en miroir au chapitre consacré au paysage urbain, nous montrent la variété des interventions des édiles d'Ancien Régime, y compris dans le domaine de la police. Mais c'est surtout pour assurer le bon approvisionnement de la ville et l'hygiène publique que les édiles oeuvrent. Enfin les travaux publics permettent de mettre en avant une véritable esthétique urbaine, autour de concepts comme ceux de la beauté mais aussi de la fonctionnalité. Les aspects financiers à travers l'étude de quelques budgets abordent les questions de fiscalité, mais de façon quelque peu superficielle.

On le voit, nous avons affaire à un travail de facture classique, qui aborde énormément de thèmes, tout en en laissant quelques uns de côté. L'histoire sociale est peut-être le point faible de cet ouvrage. Les liens entre la période médiévale et moderne ne sont pas suffisamment évoqués, et pourtant nombreux sont les aspects de l'histoire urbaine que la période de l'Ancien régime doit au Moyen Âge, à tel point que l'on peut se demander si la coupure chronologique entre ces deux périodes est aussi claire que les historiens ne le pensent. Remercions l'auteur de cet ouvrage pour la richesse de ses analyses, la variété des exemples choisis dans l'espace savoyard et la qualité d'une cartographie appuyée sur une iconographie propre à la période qui permettent de préciser l'espace urbain et son poids, avant les changements profonds de la période industrielle.

Christian Guilleré